

Un tendre voyou

Salut ! On m'appelle Jack, mais en fait, je me prénomme Jacques, mais dans mon milieu, Jack inspire plus le respect.

Je viens d'un quartier un peu pourri , la rue de la hache, derrière l'église saint Sébastien de Nancy, là où les glandeurs s'épanouissent, prolifèrent dans des buis buis crasseux, démolis depuis, puis remplacés par des quartiers commerçants. J'y ai vécu jusqu'à l'âge de douze ans, au troisième étage sans ascenseur, dans un vieil immeuble tout délabré, promis à la démolition, les chiens, les chats, les rats et les cafards y avaient élu domicile, se nourrissant des contenus de nos poubelles qui traînaient sur les paliers, l'hygiène n'était pas la priorité.

On vivait à quatre dans un deux pièces, dont une n'avait pas de fenêtre, ça sentait la cuisine des pauvres, le tabac, le pipi de chat, nos narines y étaient habituées. Les toilettes à l'étage étaient communes à quatre familles, pas de douche, ni de salle de bain. Toutes les chambres avaient leur pot de chambre, tout nous paraissait normal, on mettait les mêmes vêtements du lundi matin au vendredi soir, on ne savait pas si on puait, puisqu'on avait tous la même odeur.

Dans ce vieux quartier proche du marché, envahit par des bulldozers, des grues, ils commençaient la rénovation du centre ville. J'y ai passé du bon temps, avec les potes de ma rue, les chapardages, les bagarres c'était le quotidien, une véritable éducation de petits voyous.

Ils nous ont relogés dans ces fameuses barres HLM, en 1960, le Haut du Lièvre, c'était le grand luxe à cette époque .mais comment meubler un appart tout neuf avec des vieux meubles tout moisés, pourris, certains ont du finir à la décharge. En guise d'armoire, ma mère avait récupéré ce genre de meuble en tissu où on peut accrocher des cintres afin d'y mettre à l'abri des mites nos

vieilles guenilles, c'est à ce moment là que je me suis rendu compte que ma vie était celle d'un misérable, ça devait changer !

Il faut que je découvre ce nouveau quartier, éloigné du centre ville, si chère à mon enfance, on est en juillet, c'est les vacances, dénicher les vauriens ne doit pas être compliqué. Ces derniers sont les seuls avec qui je peux copiner, je ne fous rien à l'école, je suis un môme de pauvre, je me vois mal roder autour de la jeunesse huppée, et plutôt que d'avoir l'air ridicule, je préfère les ignorer.

Un peu plus loin, une poignée de gamins s'agitent autour d'un ballon en cuir crevé, c'est sur, ils font partis de mon monde. Il y a des accents, italiens, espagnols, polonais, et à voir leurs sapes, je n'ai rien à leur envier. Les présentations sont faites, parmi ces énergumènes, un sort du lot, le plus balaise, il dit s'appeler Gino, dit Gino le rital. Nous avons tous entre douze et treize ans, et tous le même but, avoir une vie de rêve sans régler la sonnerie du réveil-matin à sept heures pour aller bosser.

Alors, c'était ou mauvais garçon, ou tu bosses à l'école. Planifier un avenir sans se tuer au travail, ça paraît simple, on se renseigne tout les jeudis après midi au cinéma, les films de voyous ne manquent pas, Jean Gabin, Lino Ventura, Bernard Blier étaient des exemples à suivre. Quelques passages en prison ne doivent pas nous faire reculer. On a quatre ou cinq ans pour préparer le gros coup, celui qui nous éloignerait du monde du travail pour un long moment. En attendant, il faut une mise de fond, quelques cambriolages, rackets à l'école, vols de voitures, de mobylettes devraient nous permettre de patienter.

On a de la chance d'avoir des parents pas très scrupuleux sur notre éducation, l'école, c'était pour les nantis, pour nous, c'était apprentissage à quatorze ans, dans des métiers absolument contraires à notre vocation, on est des rebelles, des blousons noirs.

Pressés d'être des adultes, on traînait autour du bar des ombelles, puis des tamaris, c'est là que tout les mauvais garçons

avaient leur point de chute, on voulait sympathiser avec ces vrais durs qui se rendaient compte qu'avec nous, la relève était assurée, Grâce à eux, on avait accès au baby-foot, au flipper, on hésitait pas à leur montrer notre bravoure, en cherchant des noises à plus faible que nous ou en faisant disparaître l'argent de l'addition laissé sur la table d'un consommateur parti aux toilettes, ils nous conseillaient sur l'attitude à tenir si on se faisait prendre, ils nous avaient à la bonne.

L'un d'eux, José le tatoueur, nous renseigna sur le premier coup, sans risque, pour des jeunes comme nous, il fallait être trois, un qui guette au coin de l'immeuble, un qui reste à la porte pour faire la courte échelle, et le plus petit qui entre par une petite fenêtre d'aération situé dans la salle du fond du bistrot.

Les caisses des jeux sont relevées tout les mois, flip, billard et baby, le gars qui vient relever les sommes n'est pas venu depuis trois semaines, il y a deux à trois mille francs à se faire, José est là tout les jours, il épie, étudie, il espère prendre une commission sur ce coup là, normal, vingt pour cent, c'est correct, mais ça ne convient qu'à des jeunes de petites tailles, et à moins de quatorze ans, aucun risque avec la justice. L'accord est passé, il va maintenant nous donner des cours sur l'ouverture des serrures.

On se rend dans son petit studio, plutôt fouillis, avec une quantité d'objets hétérogènes, qui devaient provenir de récents cambriolages, mais chez les voyous, on est discret, on ne pose pas de question, il nous montre trois serrures différentes, avec les trois outils suivants, le petit pied de biche, le trombone, ou le petit vilebrequin à main muni d'une mèche de six.

Après explication, il nous conseille de s'entraîner avec un trombone, le moyen le plus sur, si on est contrôlé dans la rue, un vilebrequin ou un petit pied de biche dans les poches, les flics verraient ça d'un mauvais oeil, avec un trombone, aucun risque.

J'étais l'élu pour entrer dans le rade, c'est donc à moi qu'il revenait d'expérimenter l'ouverture d'une serrure. Au début, très compliqué, voir impossible, alors José me donna la technique, si

simple que je n'en revenais pas, je suis devenu le roi de la cambriole, l'Arsène Lupin de la bande, j'étais fier.

Le casse se passa sans encombre, deux mille trois cent cinquante francs, moins vingt pour cent pour José, quatre cent soixante dix francs, et le reste divisé par trois, ce qui fait six cent vingt six francs chacun, pas mal pour un premier cambriolage, et sans être inquiéter, ça paraissait facile. Pour nous remercier, José nous offrit un petit tatouage à nous trois, on décida d'une étoile tatouée entre le pouls et l'index, notre marque de mauvais garçons.

Un an plus tard, j'en termine avec l'école sans regret. Avec mes potes, on est à l'affût, on voit tous les films policiers, on lit tous les ouvrages de James Hadley Chase, auteur très célèbre de romans noirs à ce moment là, on avait plein d'idées mais pas encore crédibles au vu de notre jeune âge, on patientait en inscrivant tout les coups rentables, escroquerie à l'assurance, braquage, vols, enlèvements, on était tous d'accord sur un point, ne tuer personne.

On apprenait les règles de jeu de poker, de la passe anglaise, le jeu du boneto, on progressait, notre avenir était dessiné.

Puis vint les premières relations avec des filles faciles, celles qui aimaient les blousons noirs, sûrement des futures prostituées, des nanas qui étaient logées dans divers foyers, des proies faciles pour les souteneurs.

Je ne rentre plus chez moi qu'épisodiquement, avec l'indifférence de mes parents, une bouche de moins à nourrir devait se dire ma mère. Je vis avec l'argent des magouilles quotidiennes, vols dans les magasins, vols de vélos.

Je grimpais les échelons, je n'avais peur de rien, la nuit, on allait casser des bagnoles, autos radio, appareils photo, tout ce qu'on pouvait piquer à l'intérieur était revendu à Jeannot, un receleur.

C'était notre quotidien, on vivait dans un stress permanent Il faut être endurci pour être délinquant, on donne des coups, puis on en reçoit.

En grandissant on devenait crédible auprès des durs, Marco, un spécialiste de l'escroquerie à l'assurance nous donnait du travail, avec l'accord du propriétaire, qui avait bien du mal à s'acquitter des mensualités de son crédit contracté pour l'achat de la dernière voiture à la mode, il ne pouvait pas la revendre, elle était gagée, il prévenait Marco et nous mandatait pour faire disparaître sa bagnole qu'on désossait, puis on la revendait pièce par pièce à Jeannot. Ça payait bien, une petite Renault 4L on en tirait plus de mille francs, une Triumph Spitfire MK2 plus de deux mille francs.

Suivaient quelques années où je m'affirmais, j'étais respecté dans le milieu nancéien. Après quelques bavures qui ont faillies mal tourner, je décide dorénavant d'agir seul, avec l'accord de mes complices, les dés sont jetés, chacun pour soi, avec une promesse de s'aider en cas d'incarcération. Il faut s'y attendre, mais c'est prévu.

Un soir, je vais dans un établissement de nuit, le Monaco, Rue Stanislas, très fréquenté par la faune nocturne. C'est très sombre, une grosse lampe à l'effigie de Johnny Walker renvoie une lumière rouge tamisée. Des hauts parleurs diffusent de la musique noire américaine, Only you des Platters, l'ambiance est feutrée, des grandes tentures masquent des petits salons, l'endroit où les gogos s'enivrent avec du mauvais champagne en compagnie d'une hôtesse qui, l'éclairage aidant, peut dissimuler ses traits fatigués et son regard aviné. Une employée fait le tour des tables, vide les cendriers, secoue les petites nappes rouges, se regarde dans un miroir, puis d'un geste automatique, sort un tube de sa poche et se recharge les lèvres d'un rouge carmin, qu'un client précédent lui avait dilué avec sa salive imbibée d'alcool.

Assise sur un tabouret de bar, sirotant une coupe de champagne, une femme, la trentaine, cherchait dans son sac de quoi allumer sa longue cigarette à bout dorée. Je fis claquer mon briquet Dupont doré à l'or fin, puis avec un large sourire, je lui offris ma flamme.

Elle est jolie, pleine d'assurance, malgré les regards sournois des souteneurs présents. Je ne l'ai jamais vu auparavant, pourtant tous les tapins de Nancy me sont familiers. Elle s'adresse à moi.

- voulez vous trinquer avec moi ?

- bien sur, mais c'est ma tournée.

Elle a une longue jupe fendue sur le coté, ce qui laisse entrevoir de longues jambes fines, gainées de bas noirs, un chemisier avec un col en dentelle, qui s'ouvre sur un décolleté avantageux, une chevelure noire bouclée qui encadre un visage sans défaut. Je vois les macs dans la salle chercher la position idéale qui les mettra en valeur, celle qui séduira la belle inconnue, trop tard, je me suis placé.

Nous engageons une conversation des plus banales, mon manque de culture ne me permet pas de m'aventurer dans un dialogue dans lequel je passerais pour un abruti, je reste sur la défensive, en évitant les mots dont je ne suis pas sur de leurs significations.

Après un deuxième verre, je suis plus loquace, J'apprends qu'elle se rend régulièrement à Nancy, qu'elle est de Lunéville, divorcée sans enfant. Elle vient rendre visite à son amie qui occupe un emploi d'hôtesse dans ce bar pince-fesses.

Je joue du charme, essaie de masquer mon tatouage de jeunesse, bien en évidence sur ma main droite, elle n'a pas l'air préoccupé par cette marque de mauvais garçons.

La séduction prend doucement, le champagne aidant, elle se dévoile peu à peu, elle se prénomme Martine, elle n'a pas d'amant attiré, mais vit de ses charmes, sans protecteur, elle loue au mois une petite piaule dans un petit hôtel à Nancy, boulevard Jean Jaurès, elle ne travaille que par petites annonces dans le journal local, puis rendez vous est pris par téléphone, pour elle, pas question de battre le pavé des trottoirs, elle sélectionne ses clients à l'écrit, puis à la voix, elle n'a jamais eu de mauvaises surprise.

Elle se rend compte que je suis familier au monde de la nuit, que les prostituées n'ont pas de secret pour moi, que la plupart sont mes amies, mais maquereau, moi, jamais !

C'est vrai que soutenir une prostituée est très dangereux pour sa liberté, on se retrouve vite derrière les barreaux pour un bon moment, dans l'immédiat, mes petites arnaques à l'assurance me suffisent et ça marche à tous les coups.

Je ne lui suis pas indifférent, je vois ses yeux pétiller quand nos regards se croisent je lui propose un dîner aux deux hémisphères, à cette heure tardive, c'est la seule brasserie qui sert jusqu'à deux heures du matin.

Je gare ma Ford Taunus sur la place Thiers, face à la gare, à cette heure tardive, seuls les pochetrans, les clochards et les mauvais garçons occupent la place, cet endroit si fréquenté la journée devient un véritable coupe gorge passé 23 heures.

Je me rends compte que Martine tient bien l'alcool. Nous prenons deux soupes de poisson, arrosé d'une demi bouteille de côte de Provence, l'endroit est glauque, mais la soupe est bonne.

Je lui apprends que je vis seul, dans un trois pièces à Essey les Nancy. Après le souper, je lui propose de l'a raccompagner à sa voiture, mais rentrer à Lunéville, avec toutes ces bulles de champagne, il serait plus prudent de laisser sa voiture rue Stanislas, puis de dormir à Nancy, dans sa petite chambre, ou alors, en tout bien tout honneur, chez moi. Très sur d'elle, elle mit sa main dans la mienne, je dors ce soir à Essey dit elle.

Elle n'agit pas comme une pro, elle fait l'amour simplement, tendrement, c'est agréable, ça me change de toutes ces nanas faciles à l'hygiène douteuse

Elle est sexy, jolie, souriante, s'exprime avec des mots savants, je me rends compte que je ne suis pas trop à la hauteur, que j'ai profité de son enivrement pour assouvir mes envies bestiales.

Après un petit déjeuner servit dans mon salon, je l'observe, elle ne ressemble pas à ces vieux tapins à la mine défraîchie, qui

sentent la gauloise et l'alcool. Bien que démaquillée, elle a l'air fraîche, le regard franc.

- je viens à Nancy le lundi, le mercredi et le vendredi, tu as envie qu'on se revoie ?

Je crois ne pas avoir bien compris, me prend-elle pour un client ? Dans le pire des cas, je réglerai ses prestations. Comment répondre à cette question ? Devant mon désarroi apparent, elle éclate de rire découvrant sa dentition saine.

- mais à quoi penses tu ? J'étais en congé, si tu veux qu'on se rencontre de nouveau, ce sera uniquement en période de vacances, je ne suis pas pute avec toi, j'ai beaucoup aimé, tu me plais, avec tes airs de faux durs.
- Ok, excuses moi, je ne comprenais pas très bien
- Ecoutes, on peut se revoir, sans engagement, puis on verra
- Si ça te convient, mardi prochain, si tu veux, je peux me rendre à Lunéville.
- Non, je préfère Nancy, chez moi, c'est un trou.
- Alors, si ça te convient, on déjeune tout les deux au café Foy place Stanislas à 12h30 mardi.

Après un échange de numéro de téléphone, je l'a raccompagne à sa voiture restée centre ville.

Voilà, tout arrive, cette nana ressemble plus à une bourgeoise qu'à un tapin, je suis satisfait, mais je garde les pieds sur terre. Je ne

lui ai rien dévoilé de mes activités pas très catholiques, il faut dire qu'elle n'est pas très curieuse non plus, mais elle va rapidement voir mon manque d'éducation, que mes manques sont nombreux, que je ne peux pas écrire trois lignes avec moins de dix fautes.

Une fille comme elle doit facturer la nuit à mille francs, alors qu'un seul billet de cent francs est demandé par celles qui n'ont pas cette classe. J'imagine qu'avec une éducation autre, je pourrais me faire beaucoup plus de tunes, tant pis, on ne peut pas revenir en arrière.

Les rendez vous se suivent, les habitudes s'installent, elle commence à laisser quelques affaires chez moi, je me met à son rythme, mes mauvais coups, je ne les pratique que lorsque je suis seul. Il va falloir que j'innove, je gagne beaucoup moins que Martine, même si ça ne l'a préoccupe pas, mon instinct de male en prend un coup.

Un matin à 7 heures, la sonnette retentit, je laisse dormir Martine, je vais ouvrir. Trois policiers s'engouffrent dans mon appart.

- vous êtes bien monsieur Jacques Bonnet ?
- oui, c'est pourquoi ?
- Martine Langlois est présente chez vous ?
- Oui, elle dort encore.

Ça y est, je comprends très vite, je suis cuit, Martine doit être fichée comme prostituée, et vivre avec fait de vous un proxo, alors que je ne bénéficie en rien de ses charmes, mais comment le prouver ?

Ils vont dans la chambre, la somme de s'habiller, puis fouillent la salle de bain, les armoires à la recherche d'effets personnels de

Martine. C'est foutu, nous voilà embarqués au poste de police rue de la visitation, pour moi, garde à vue, pour elle, rien, elle s'en tire avec un avertissement et un rappel à la loi sur les dangers de la prostitution.

Comment défendre l'indéfendable, je le savais, mais dans ma petite tête, ça n'arrivait qu'aux autres. Après 24 heures de garde à vue, je suis déféré au parquet devant un juge qui à cette occasion est une dame, ça n'arrange rien. Elle m'indique la peine encourue, sept ans de réclusion pour proxénétisme avéré.

Martine de son côté avait mandaté un avocat pour me défendre, maître Bourgeaux du barreau de Nancy. Il me rassura, la peine encourue n'est jamais appliquée, tenez vous bien me dit il, dans six mois, vous êtes dehors.

Je fut jugé par le tribunal de grande instance, après une plaidoirie efficace de mon avocat, je fut condamné à huit mois de prison ferme, avec les remises de peine, je n'aurais plus que quatre mois à faire. Je me console en me disant que c'est moins cher que si j'avais été condamné pour toutes les conneries faites depuis ma jeunesse.

Le service pénitentiaire met à disposition d'un nouveau détenu, une enveloppe, du papier à lettre et un timbre pour prévenir ses proches de son incarcération. Je me rappelle avoir signé un pacte avec mes deux anciens potes, c'était chacun pour soi, mais on se devait aide mutuelle en cas d'incarcération. Je ne pouvais pas compter sur l'argent de mes parents, alors, mes amis d'enfance me faisaient parvenir trois cents francs par mois, pour cantiner, de la ricoré, des cigarette et améliorer la bouffe très ordinaire servie aux détenus, Martine acquitta la facture de Maître Bourgeaux, je n'avais plus qu'à attendre, et gamberger sur mon avenir.

Martine n'était pas autorisée à me rendre visite au parloir, mais elle m'écrivait, en évitant de parler de l'affaire qui nous unissait, car le courrier était lu par les matons.

Curieusement, le temps passait vite, c'était promenade, partie de tarot, nous étions six dans la cellule, alors chacun narrait son affaire, en mentant quelquefois, préparaient le gros coup qu'ils feraient à leur sortie. Je me taisais, je ne disais rien, je suis un solitaire.

L'idée me vint quand sur l'écran de la petite salle de cinéma de la prison était programmé le film avec Jean Gabin et Alain Delon, mélodie en sous sol, c'était le casse d'un gros casino du sud de la France, et tout les billets de banque à la fin remontait par la piscine de l'hôtel attenant.

Je ne voulais pas casser un casino, trop compliqué, et ça nécessitait cinq, voir six complices, je voulais travailler seul, alors j'ai pensé, tout ces billets pour un film, ça doit être des faux, j'avais mon plan, sans risque, juste après le coup réalisé, il fallait rester très discret et partir loin. Juste une chose, il faut mouiller la victime pour qu'elle ne puisse pas porter plainte.

Il me restait un mois à gamberger, faire des plans.

Le 25 septembre 1974, jour de ma libération, Martine m'attend au numéro 2 de la rue de l'Abbé Didelot, devant le grand portail de la maison d'arrêt Charles III, elle a l'air ravi de me retrouver, elle décide qu'on aille manger dans un bon restaurant histoire de me redonner goût à la bonne bouffe.

Elle gare sa petite Ford Escort sur le parking du restaurant le capucin gourmand rue Gambetta à Nancy, c'est le haut de gamme. Nous sommes accueilli par un voiturier qui nous dirige vers cette grande salle de restaurant décorée par Louis Majorelle, artiste célèbre à Nancy.

Nous évoquons notre avenir, nous devons nous séparer, sans gaieté de cœur. Nous restons amis, et qui sait un jour, peut être loin de cette lorraine natale, nous pourrons recommencer une nouvelle vie, mais dans l'immédiat, tenons nous en là. Je ne

l'informais pas de mes projets, et ne la questionnais pas sur sa vie actuelle, inutile de retourner le couteau dans la plaie, elle est intelligente elle comprend que la raison l'emporte sur le cœur.

Pour se faire pardonner de mes déboires, juste avant de me laisser sur le trottoir de la rue Gambetta, elle glisse une enveloppe dans ma poche, je ne la refuse pas, il faut que je me loge, que je recommence tout, et pour mettre mon plan sur pied, il me faut une petite avance en liquide. Je l'embrasse tendrement, à bientôt, j'espère !

L'enveloppe contenait trente mille francs, assez pour me refaire, elle a du savoir vivre Martine.

Je loue une chambre meublée au mois, dans le centre ville, quatre cents francs mensuel, dur de trouver moins cher, et au moins je peux quitter rapidement sans préavis.

J'étales quelques billets de cent et de cinq cents francs sur le lit, je les observe minutieusement, il me faut une grosse loupe, une lampe torche puissante, puis un stylo encre de chine. Je ressors, descend la rue saint Jean, il y a une librairie au début de la rue saint Georges. J'y trouve mon bonheur, je prends plusieurs plumes, des encres de différentes teintes, une énorme loupe avec lumière incorporée. Me voilà paré. Avant de commencer, je décide de me rhabiller, je vais au stock américain de la rue saint Dizier, puis chez Bonusage, degoter une paire de pompe confortable, qui va vite, j'en aurai besoin.

Mon travail de faussaire commence, d'abord les chiffres, puis les signatures, je fais de la fausse monnaie avec des vrais billets.

Je fais des essais de teinte sur une page blanche, puis teste la largeur et la finesse de la plume, après avoir bien détaillé les chiffres et les lettres, il est plus simple de modifier la signature du trésorier de la banque de France que de toucher aux chiffres. Je prends une coupure de dix francs, et sans trembler, je réussis à effacer la boucle d'un F minuscule qui est incrusté dans la signature. Je laisse sécher,

puis je regarde attentivement si on ne le sait pas, personne ni aucune machine ne peut détecter ce détail.

Je ne veux pas berner une banque, puisque ce sont des vrais billets. Je poursuis mon œuvre de faussaire sur une vingtaine de billets, la modification est exactement au même endroit.

Demain matin, je me rendrai à la mairie, et au poste de police faire une déclaration de pertes de mes papiers, qui avaient pour adresse les ombelles, haut du lièvre, Nancy, endroit que j'ai quitté il y a plus de dix ans. Mes parents en sont partis il y a deux ans.

Je leur précise que je viendrai les récupérer, inutile de leur fournir ma nouvelle adresse. Dix jours plus tard, me voilà en possession de deux permis de conduire et de deux cartes d'identité.

Dans la foulée, je vais ouvrir un compte en banque afin d'avoir un carnet de chèque à mon ancienne adresse, car je devrai louer deux véhicules, une petite cylindrée, puis une grosse berline puissante et rapide.

L'endroit était choisi, le haut du lièvre, que je connaissais comme ma poche, avec toutes ses impasses, ses ruelles à l'arrière, ses nombreuses entrées, et cerise sur le gâteau, le site était reconnu comme mal famé, habité par tout les voyous et bandits de Nancy.

Maintenant je n'ai plus qu'à rabattre les pigeons, ceux qui vont mordre à l'hameçon. Ils se trouvent dans le milieu chez les truands, je les connais plus ou moins, je ne les crains pas, de toutes façons ils ne me retrouveront jamais.

Je rodais dans les bars de nuits, là où se trouve la pègre. Je me gare place des Vosges, l'enseigne du bar le chalet scintille, je pousse la porte, un juke box émet une musique de vieux jazz américain, des nuages de fumée enveloppe cet atmosphère si particulière des bars de nuit où une odeur de champagne rance émane des pots de fleurs, c'est là que les hôtesse se débarrassent du contenu de leur coupe de champagne, il faut vite renouveler les bouteilles.

Je ne suis pas un inconnu ici, quelques habitués me saluent, me reconnaissent, et d'une tape sur l'épaule,

- Oh Jack, t'es sorti, tu as fait combien ?
- c'est du passé tout ça, je suis dans les affaires maintenant, les voleurs de poules, je laisse ça aux petites frappes.
- Que fais tu si c'est pas indiscret ?
- Je suis dans les finances, ça ne concerne que les gros poissons.
- Si c'est rentable et sans risque, j'en suis.
- C'est très lourd, tu peux doubler ton capital, mais un gros capital, je ne fais pas dans le détail !
- Tu es bien secret sur tes affaires, tu as peur de te faire piquer ton plan ?
- Mon fournisseur ne traite pas en dessous du million de francs.
- Tu connais beaucoup de mecs qui ont cette somme ?
- Un non, mais en groupe, oui
- Oui, ça peut se trouver, mais il faudrait se montrer un peu plus bavard.

Il m'offre une bière, me montre sa dernière gagnuse, la trentaine bien tassée, un peu enveloppée, mais c'est recherché par une certaine clientèle, je sens qu'il est chez lui ici, il tutoie la patronne, une vieille

mère maquerelle qui a du arpenter en long et en large la rue Jeanne d'Arc, mais il y a bien longtemps.

Ce mec, c'est Joseph, un hongrois, dit Jo le flambeur, un proxo notoire qui a trempé dans beaucoup de braquages, Hold up, il a su garder son butin, malgré les sept années de prison effectuées. Tout seul, il était léger, mais il avait des potes du même gabarit, trois comme lui feraient l'affaire.

- écoute moi Jo, demain, on est mardi, on peut se voir, je te rencarde sur le coup, si tu es Ok, avec tes potes tu réunis un million de francs, c'est livrable dans 15 jours, sans aucun risque, je te le prouve demain, mais promet moi, pas un mot à quiconque jusqu'à demain.
- Ok demain à 15 heures, ça te va au bar de France ?
- Dac, j'y serai

Les 15 jours de délai me sont nécessaires pour obtenir un passeport tout neuf, et réserver un billet d'avion pour Bangkok.

Le lendemain 15 heures, Jo est là, impatient d'en savoir plus. On boit un café, que je règle avec un vrai faux billet de dix francs, le barman me rend la monnaie, puis on sort

Son coupé Mercedes n'est pas garé loin

- viens, on grimpe dans ta bagnole, tu vois, on vient de consommer un café payé avec un faux billet.

Une fois bien installé dans cette confortable limousine, je lui dis

- sors moi les billets de banque que tu as, et je te montre les miens.
-

Il sort de son portefeuille en crocodile quelques coupures de

valeurs différentes, j'en fais de même.

- prends ton temps, et compare les.

Il les froisse, les refroisse, écoute le bruit si singulier d'un billet de banque qu'on chiffonne dans sa main.

- les tiens sont vrais, les miens sont faux, impossible pour une banque de les identifier, tu peux venir maintenant, je vais faire de la monnaie avec une grosse coupure à la BNP voisine.
- Si je vais avec toi, je risque d'être pris comme complice.
- Aucun risque, tu peux être derrière moi tel un client à attendre ton tour.
- Ok, on y va

La porte de la banque franchie, je m'avance vers un guichet absent de client, suivi quelques instants plus tard par Jo

- pourrais je avoir de la monnaie de cinq cents francs en petites coupures ?

Le guichetier saisit mon billet, le présente sous une lumière violette, le fit claquer entre ses doigts, scrute à la lumière la présence des filigranes, toutes les grosses coupures sont traitées ainsi, je ne suis pas surpris.

- cinq billets de cent feront l'affaire ?

- bien merci.

Revenu dans sa voiture, je lui explique

- tu vois impossible de les déceler.
- Je comprend pas pourquoi tu ne gardes pas le magot pour toi?
- Je n'ai pas les moyens, mon fournisseur ne veut pas s'emmerder la vie pour cent mille francs, c'est un million ou rien.
- Je comprend, refais moi voir, il doit bien y avoir une petite différence
- Oui, il y en à une, l'imprimeur faussaire n'a pas réussi à reproduire une petite partie d'une lettre minuscule, autrement, c'est le même papier, la même encre, les filigranes sont identiques, et aucune coupure ne possède le même numéro, alors tu dois comprendre que pour cent mille balles, il préfère les écouler lui-même.
- Je vais en parler à Bruno et Henry ce soir.

Bruno, c'est un garagiste, le roi de l'embrouille, il maquille les voitures de luxe volées, puis achète ce même modèle mais accidenté, déclaré épave, puis grâce à la carte grise, il peut faire re-immatriculer ce véhicule qu'il expédiera en Belgique, puis direction l'Afrique dans un conteneur, qui partira du port d'envers.

Henry, c'est le vieux truand tranquille, qui a réussi un gros coup au début des années 60, il a braqué avec deux complices les mecs qui étaient chargés de conduire un camion banalisé contenant des sacs de la banque de France, plein de billets usagés, ou abîmés, un million de francs au total. Les convoyeurs se rendaient dans la banlieue de Troyes pour faire incinérer la précieuse marchandise sur un site préservé ultra secret, le coup fut parfait, ils ont vendu le butin

à un receleur de Marseille, il leur restait 800 000 francs à partager en trois, depuis, Henry ne se mouille plus, il a bien placé son argent, il se laisse vivre, mais d'après Jo, cette proposition ne devrait pas le laisser indifférent.

On se retrouve le soir à 21 heures au buffet de la gare, Jo, Bruno et Henry sont présents, après quelques banalités, Je leurs fais choisir un billet, n'importe lequel, et je leur demande d'observer les signatures. Ils ne voient rien, cherchez encore, c'est celle du trésorier, regardez l'orthographe de son nom, ils sont incapables de voir l'erreur, alors je leur montre que la boucle du F minuscule est incomplète dans sa signature.

- Demain matin, si vous le désirez, je peux renouveler l'opération devant vous, dans la banque de votre choix.

Ils sont convaincus maintenant de la bonne affaire.

- Si demain vous voulez essayer de faire du change, je vous file deux ou trois billets, mais en échange de vraie monnaie, sans ristourne. Après votre accord, et l'argent disponible, il faut quinze jours pour la livraison à Nancy, il donne deux millions de fausses coupures contre un million qui sera authentifié à la livraison bien sur. Je vous laisse une semaine pour y réfléchir, si c'est Ok, on se revoit ici, même jour, même heure.

Je suis persuadé que le poisson est ferré, il me reste une semaine pour préparer ma fuite. Je prends des risques, ces lascars là ne sont pas des tendres. Je sais que si ils sentent le mauvais coup, je suis mort.

Je me trimballe dans la cité, repaire toutes les impasses, et les voies de dégagement, si on n'est pas un local, on s'y perd, mais c'est mon quartier, je connais tout les bâtiments, et je sais que « le blanc sycomore » possède des caves qui communiquent entre elles, et celle de l'autre extrémité à une petite sortie discrète, ancienne porte

destinée à l'époque au jardinier pour y ranger son matériel, cette ouverture n'a pas été condamnée, elle était utilisée par les enfants pour jouer à cache cache, mais elle est complètement délaissée maintenant, la nature a repris le dessus, des herbes sauvages masquent complètement cette issue secrète qui donne sur un ancien terrain de jeux abandonné au profit des véhicules de la poste.

Je traverserai ce petit parking en courant, je prendrai le volant de la puissante berline BMW que j'aurai loué et prit soin de parker à cet endroit quelques heures avant pour rejoindre la petite avenue Raymond Pinchard, située à trois kilomètres de la nationale 4 , direction Paris.

Je fais des repères, situé à n'importe quel endroit du bâtiment, il est impossible de voir quoi que ce soit. Je rentrerai par l'entrée A, et m'éclipserai à l'arrière de l'entrée G.

Je n'ai plus qu'à attendre, et prévoir toutes les embûches qui pourraient se dresser sur mon chemin.

La demande de passeport est faite, ça ne devrait pas être long, je n'attends plus que ça pour aller réserver un vol Paris Bangkok.

La semaine passe, on se retrouve tout les quatre comme convenu, leur décision est prise, on y revient plus, il reste les dates.

Si je préviens le faussaire aujourd'hui, nous sommes le 05 juin, normalement, pour le 12 ou 13 juin, on devrait conclure.

Je vous tiens au courant sur les exigences et les règles de l'échange, je rentre en contact avec lui demain soir, mercredi matin, on finalise l'opération.

Je me rend à l'agence de location Avis, pratique pour y laisser la BMW à l'agence de l'aéroport, je réserve pour le 11 juin une BMW 2002 TI, je laisse un chèque de caution, puis je me rend dans une autre agence pour obtenir une Renault 16, véhicule passe-partout, puis je repars avec. Je vérifie toutes les marques ou autocollants qui pourraient déceler que c'est une voiture de location, je les efface tous, je dissimule les papiers, carte grise assurance dans le livre d'entretien que je glisse dans le vide poche de ma portière puis je fais

quelques kilomètres, histoire de me familiariser avec la conduite particulière de ce genre de bagnole.

Mercredi matin, on se retrouve tous devant un petit déjeuner à la brasserie « Jean L'Amour » place Stanislas.

- Voilà le programme, le 12 juin après la tombée de la nuit, disons 23 heures je passe vous prendre en ville. Je vous emmène sur le lieu de rendez vous, le Haut du Lièvre, je ne peux pas vous donner l'adresse exacte, vous aurez réuni un million de francs dans une valise. Il ne veut voir personne d'autres que moi, vous aurez compris, pas besoin de vous faire un dessin, vous resterez à m'attendre dans ma voiture, une Renault 16 blanche. Il lui faudra une petite demie heure pour contrôler que vous ne lui refillez pas de la fausse monnaie, puis je redescendrai avec votre oseille, mais j'ai oublié de vous dire, je prend ma commission en fausse monnaie, disons cinquante mille francs, on fera les opérations après, je compte sur vous, ne me grugez pas !

Un point de plus pour les rassurer, ils auraient trouvé drôle que je bosse à l'œil. Henry intervient.

- qui nous dit que tu ne vas pas te barrer avec notre poignons ?
- Vous n'avez pas bien compris, vous serez dans ma voiture avec les clés dessus, pour vous rassurer, je vous laisserai mes papiers, je ne peux pas en faire plus. Vous serez en bas à m'attendre, je ne vois pas ce que vous risquez. il n'y a qu'une seule sortie.

Là, j'ai marqué des points, il me semble que les doutes se sont évaporés.

- en 30 minutes, vous me confiez 330 000 chacun, je vous double la mise, moins ma commission, de 16000 francs chacun. Si vous n'êtes pas sur, il est encore temps de tout annuler.
- ok comme ça, mais en cas d'embrouille, tu sais qu'on ne sera pas tendre avec toi, tu imagines ce qui t'attend.

C'est sur qu'ils n'iront pas déposer une plainte à la police, mais ma vie dépend du bon déroulement de l'opération.

Je me rend chez havas réserver mon billet d'avion, l'employée m'informe qu'il y a un vol le 13 juin à 13h30 à Roissy Charles De Gaulle, qui arrive à Bangkok à 6h30 du matin le 14 juin.

Je calcule rapidement, départ de Nancy, 23 heures, je serai à Paris, en roulant tranquillement, vers 5 heures du matin. Ok, je prends ce vol, je règle par chèque, puis elle enregistre mon passeport.

Me voilà paré, j'ai encore six jours pour les derniers réglages, je tourne dans le quartier, à différentes heures de la journée et du soir, oui, 23 heures est la meilleurs heure, presque tout le monde dort.

Il était convenu entre nous qu'on se reverrait que la veille, le 11, à midi, au restaurant de la maison carrée à Mereville pour fixer le rendez vous et lever tout les soupçons qu'ils auraient pu avoir.

Je gare ma Renault 16 bien en évidence devant l'entrée de l'auberge. Ils sont déjà installés, ils me semblent calmes,

Bruno, pour se convaincre de la réussite de l'opération avança

- dis, Jack, j'espère que ta bagnole est en règle, que ce n'est pas une voiture volée ?
- ça ne va pas ! tu crois que j'en suis encore à ce niveau là, pour moi, c'est finit tout ça, que des coups propres et surs, et celui là, il correspond à mon éthique de gentleman, pas de sang, pas de victimes hormis la banque de France.

Le repas se termine, et avant de partir, je tiens à payer l'addition, je fais un chèque, je vois bien qu'ils reluquent en douce mon adresse imprimée en bas du chèque, c'était le but, ils ne se doutent pas que je ne suis plus à cette adresse depuis quelques années.

- Je vous prendrai demain soir à 22h30 devant la gare.

Et d'un ton plein d'assurance.

- à 23h30, vous serez devant votre télé à compter vos biftons, surtout, n'oubliez pas mes 50000 balles.

A 16 heures, je passe prendre la BMW chez Avis, puis je roule jusque l'avenue Pinchard en prenant un circuit complètement improbable, il ne fallait pas qu'on me voie au volant de ce bolide, ça pourrait éveiller des doutes. Une place de parking me convient, je ne risque pas d'être bloqué entre deux voitures, le petit poste de police proche me rassure, personne ne va se risquer à piquer cette belle bagnole aux yeux et à la barbe des policiers. Je regarde l'ouverture de la cave dissimulée par les broussailles, elle est à peu près à cinquante mètres de la voiture. Tout va bien. Je vais voir si l'accès est facile à travers cette ancienne porte, je mets quelques coups de pied, Ok, pas besoin d'être muni d'un sabre coupe coupe pour dégager l'entrée.

Je me rends à l'arrêt du bus, il me descend en ville, je descend à la station place saint Jean, je récupère ma R16 stationnée proche de l'agence Havas et Avis

Plus que vingt quatre heures pour ne rien oublier. Je ne veux pas prendre le risque de laisser passeport et billet d'avion dans la BM, on ne sait jamais, il faut que je dissimule tout ça sur moi, avec le jeu de clés de chez Avis. Enfouis dans mon pantalon, et mon blouson, rien ne se voit. Que pourrais je oublier ? À l'enregistrement des bagages à l'aéroport, je n'aurai qu'une valise de billets de banque, il me faut un sac de voyage, et quelques vêtements, que je garderai en cabine, la

valise de billets voyagera en soute. La douane française est plus pointilleuse que celle de Bangkok, en arrivant à 6 heures du matin, les douaniers thaïlandais sont plutôt laxistes, de plus je ne risque qu'une amende pour avoir dépassé le montant de devises autorisé.

Pour mon avant dernière journée en France, j'ai envie de me faire un film, Emmanuelle est programmé au cinéma Rio, je ne l'ai pas vu, il a fait beaucoup d'entrée, je me décide.

Ce cinéma me rappelle des souvenirs, à l'époque des Yéyés, j'ai vu sur cette scène tout les chanteurs en vogues, Johnny, Eddy Mitchell, Richard Antony, Claude François, Jimmy Hendrix, Hugues Auffray, Cliff Richard, et j'en passe, c'était la salle de spectacle des années soixante, maintenant, ils se produisent dans des grandes salles du parc des expositions, ça me paraît déjà lointain.

Après le film, je vais manger un bout avant d'aller me coucher, je me rends rue Stanislas au Capri, pizzeria en vogue, il y a foule, je commande une pizza Vesuvio, un quart de Lambrusco, puis un énorme dessert, une coupe vosgienne. Le montant de l'addition me laisse songeur, ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère, qu'importe, demain soir, ce ne sera plus que des brouilles.

Demain matin je devrai retourner mettre un sac de sport rempli de fringue dans le coffre de la voiture. Si la valise contenant les cent briques est délabrée, j'en achèterai une belle à l'aéroport, quand il n'y aura plus que ça à penser, le plus dur sera fait.

Ma dernière journée est bien remplie, j'irai aux magasins réunis, acheter tout le nécessaire pour ce long voyage, rassurer mon logeur que je m'absente quelques temps, je lui paierai le solde, et je l'averti qu'il peut disposer de ma chambre, je ne suis pas obligé, mais c'est un gars sympa. Je rajoute deux vieilles clés que j'avais gardé de mon précédent appartement au trousseau de la R 16, histoire de les rassurer.

La nuit se passa sans rêve ni cauchemar, je ne réalise pas encore que c'est le coup de ma vie, le dernier. Avec tout cet argent, j'ai de quoi voir venir, en sachant que le Smic est autour des mille francs

mensuel, ça me fait mille mois de salaire, c'est-à-dire 83 ans de salaire minimum. J'aurai assez pour me la couler douce, mais j'investirai dans un placement sûr, un hôtel ou un Resort, un copain est installé près de Bangkok depuis cinq ans, ses conseils ne seront pas inutiles. J'aimerais être plus vieux de quatorze heures, ce ne sera pas long.

L'heure du rendez vous approche, il est 19 heures, je décide de dîner au buffet de la gare, un souper léger, je m'arrêterai sur la route si j'ai encore faim. La salle est animée, des voyageurs consultent les horaires, des mendiants quémandent une petite pièce, une cigarette, j'en profite pour prendre deux paquets de Marlboro.

Je m'installe à une table encore encombrée de vaisselle sale laissée par des clients précédents, un serveur d'une cinquantaine d'année me tend le menu avec un air essoufflé, il est au bout du rouleau, il doit en avoir marre de tous ces voyageurs qui veulent manger à toutes heures. Il me débarrasse, puis remet une nappe propre en papier. Je ne lui fais pas perdre de temps, ce sera une omelette aux champignons, avec une demi Vittel. Je ne dois pas boire d'alcool ce soir. Le vieux loufiat m'amène l'addition, ce n'est pas très cher, mais dans un endroit aussi glauque, ça ne mérite pas plus.

Je fais les cents pas dans le hall, je fume une clope, observe les gens avec leurs petits bagages, les clochards qui sont à la recherche d'un endroit où dormir, ils ont l'air miséreux, quelle putain de vie, comment on peut en arriver là. Ils n'ont pas du beaucoup se battre pour s'en sortir, maintenant, c'est cuit pour eux, trop alcoolisés, un hiver rigoureux, et direction le coin des indigents du cimetière le plus proche. Chacun sa peine !

Il est 22 heures, ils ne vont pas tarder. Dehors, les taxis sont en file indienne, attendent l'arrivée du Paris – Strasbourg, les chauffeurs fument, mangent un sandwich, lisent un canard au volant de leur voiture, ils ne sont pas pressés, ils sont là jusqu'au matin, ce sont des esclaves modernes, prêt à bosser douze heures d'affilées pour assurer la pitance de la petite famille, qui est tannée sur un canapé devant le

poste de télévision, en train de bouffer un plateau repas, râlant sur la qualité du programme télévisé. Ainsi est la vie !

Une voiture se gare, plus loin, dans la rue Piroux, je les reconnais, Bruno sort le premier, va au coffre, en sort un gros sac de sport bleu, mon avenir est à l'intérieur de ce sac. Pendant que Jo se recoiffe, c'est Henry qui est au volant, il descend, et fait le tour pour fermer à clé les portières.

De loin, je leur fais signe pour leur indiquer l'emplacement de ma R16. Je les rejoins, je les salue d'une poignée de main franche, je ne tremble pas. On se dirige vers ma voiture, j'ouvre le coffre à Bruno, il y range la précieuse cargaison, se met à l'arrière, Henry monte à l'avant, Jo s'installe sur le siège derrière le conducteur. Ils ont l'air tendu, je les comprends, si ils se doutaient du piège que je leurs tends, je garde bonne conscience, je ne fais que récupérer de l'argent bien mal acquis. Je venge toutes leurs victimes.

Je démarre, je prends la rue Poincaré, puis à droite, l'avenue de la Libération, plus que quatre kilomètres, le silence règne, je détends l'atmosphère.

- relaxez vous les gars, on ne va pas à l'abattoir !
- on sera au meilleur de notre forme dans une heure, répondit Jo.

Je pensais au fond de moi même, ça j'en doute, dans une heure, vous ferez le pied de grue en bas de l'entrée A du Blanc Sycomore, et commencerez à réaliser que vous vous êtes fait enfumer par un plus jeune que vous.

Je rentre dans l'avenue Pinchard, puis tourne à droite, deux cents mètres plus loin, terminus, je me gare devant l'entrée A, quelques fenêtres sont éclairées. Bruno me questionna

- il habite ici ton gars ?

- non, il est de Richardmenil, il habite chez sa nana en ce moment, elle est à l'hosto pour un bon bout de temps, je crois qu'elle soigne un cancer, alors il garde le chat et le chien, et il en profite pour arroser les plantes vertes.

(Je n'avais pas pensé à cette question, j'ai quand même de la suite dans les idées)

- c'est un jeune, un vieux ?
- je ne vous en dirai pas plus.

Je descends, j'ouvre le coffre, Bruno prend le sac, je vais remettre le trousseau de clés sur le contact, mes papiers originaux sont bien en évidence sur la tablette de bord, les duplicatas sont dans la BM.

- je monte, compter une bonne demi-heure, le temps de vérifier votre monnaie, inutile de klaxonner pour me montrer votre impatience, ce n'est pas la peine d'ameuter tout le quartier.

Jo me regarde dans les yeux,

- ne fais pas le con, petit, me dit-il.

C'est sous leurs regards inquiets que je m'engouffre dans l'entrée, appelle l'ascenseur, les portes s'ouvrent, de l'intérieur, j'appuie sur le bouton sixième étage, puis je ressorts, si il leur venait à l'idée de vouloir savoir l'étage, ils seront fixés, j'ai vraiment pensé à tout.

Je m'éclipse sur le coté pour atteindre la porte des caves, je descends avec le sac en bandoulière, ce n'est pas très lourd cent briques. Je ne mets pas la minuterie en marche, je crois qu'on peut

voir la lumière de l'extérieur, je me dirige au briquet, bien que je connaisse ces caves pour y avoir fumé mes premières clopes.

Pas de gros encombre, quelques vélos, mobylettes, des vieux sommiers à ressorts, des cages d'oiseaux, tout paraît être abandonné, Je franchi le seuil de la cave B, identique, beaucoup d'objets d'un autre temps, mais le passage est libre.

J'arrive enfin à la dernière cave, à la lueur de mon Dupont, j'entrevois le restant de porte métallique verte, couleur gazon. Elle est dégondée, elle est juste appuyée sur un côté du mur, je la bouge sans faire de bruit, je pousse de mon pied pour écarter les broussailles encombrantes, le passage est fait, j'aperçois quelques camionnettes jaunes de la poste, éclairées par une lumière blafarde, ma BMW est juste derrière, je cours, je fouille la poche revolver de mon blouson, les clés sont bien là, je me précipite sur le coffre, j'enfile la clé dans la serrure je me rend compte que ma main tremble, ça y est, le sac contenant mon trésor de guerre est à côté de mon sac de fringues. Je m'assure que c'est bien verrouillé, je monte au volant, et d'un coup de démarreur, le moteur vrombit, c'est parti.

Sur le chemin me menant à l'avenue Pinchard, j'aperçois au loin la Renault 16 avec ces trois abrutis qui discutent une clope à la main, si j'étais vicelard, je leur donnerais un petit coup de klaxon, en leur faisant un doigt d'honneur, n'exagérons pas, dans quelques minutes, ils seront inconsolables. Je consulte ma montre, exactement huit minutes se sont écoulées, quand ils commenceront à s'affoler, je serai loin.

Fin

Alain Roth

